

—Ah ! tu sais cela, toi ? fit observer finement Gallois. Et tu prétends que tu ne songes pas à t'évader ? Laisse-moi donc tranquille.

—Mais enfin, interrogea Pâris, que ce récit semblait vivement intéresser, comment vous a-t-on repris, puisque vous étiez sur le territoire libre ?

—Ah ! voilà... bégaya Gallois. C'est que, pour nous emparer du canot, nous avons été forcés de jeter à la mer le garde du génie qui le commandait. Or le pauvre diable ne savait pas nager...

—Je comprends, fit Pâris en se détournant avec horreur.

—Une seule voix s'était élevée en sa faveur et avait proposé de le ramener à terre...

—Et cette voix, c'était la vôtre peut être ?...

—Heureusement pour moi.

—Ah ! c'est bien, ce que vous avez fait là ! dit Pâris avec feu.

Gallois le contempla avec surprise. Cette exclamation dans la bouche d'un forçat lui paraissait invraisemblable.

—Sans doute j'ai bien fait, continua-t-il pourtant. La preuve, c'est que mes cinq camarades ont été "nettoyés," tandis que moi...

—On vous a tenu compte de votre générosité, acheva Pâris. C'était justice.

Gallois jeta de nouveau sur son compagnon un regard oblique. Qu'était-ce donc que cet homme qui venait lui parler de justice et de sentiments généreux, quand il portait comme lui la livrée de l'infamie ?

Mais Gallois n'avait pas le choix des confidents. Peut-être même avait-il prémédité de prendre celui-là.

—Aussi, reprit-il, depuis que j'ai goûté de la liberté, depuis que j'ai entrevu la possibilité de sortir de cet enfer, je n'ai plus qu'une seule pensée : fuir ! Que ce soit par mer, par terre, peu m'importe, pourvu que je devienne libre.

Il s'était animé en prononçant ces dernières paroles.

Pâris, à son tour, l'observa avec un soin dans lequel il y avait plus de surprise que de défiance.

Gallois s'en aperçut. Sans doute, il espéra rallier son camarade à sa cause, car il se rapprocha de lui, presque à le toucher.

—C'est dans ce seul but, poursuivit-il d'une voix étouffée, que je me suis ployé sans murmure à toutes les servitudes du bagne ; c'est pour obtenir un adoucissement à ma peine, pour n'avoir plus à redouter qu'une surveillance débonnaire, que j'ai fait patte de velours, que je me suis attelé docilement en apparence aux plus rudes travaux.

—Vous avez donc bien envie de revoir la France ? demanda Pâris avec un soupir.

—La France ! répliqua Gallois avec une amertume haineuse ; je m'en fiche comme d'une guigne.

—Alors, pourquoi avez-vous tant envie de vous évader ? demanda naïvement Pâris.

—Pourquoi ?... répondit Gallois avec véhémence.

Mais il s'arrêta aussitôt et jeta sur son camarade un regard narquois.

—C'est mon secret, dit-il froidement.

—A votre aise, répondit dédaigneusement Pâris.

—Et toi, demanda Gallois, tu as donc une femme, des enfants ?

—Hélas ! oui, soupira Pâris. Une femme et une fille, que j'ai laissées sans ressources, déshonorées, flétries !...

—Tu les aimes donc bien ?

—Si je les aime ! s'écria Pâris avec un sanglot.

Mais il eut honte de sa faiblesse ou ne voulut pas en donner le spectacle à un forçat.

—Mais enfin quel crime as-tu commis ? interrogea Gallois de plus en plus étonné.

—J'ai été condamné pour tentative d'assassinat suivie de vol, répondit Pâris en baissant la tête.

—Ah ! diable ! fit Gallois d'un ton connaisseur.

—Mais je suis innocent, se défendit vivement Pâris.

Son compagnon grimaça un large sourire d'incrédulité.

—Je vous le jure ! protesta le forçat avec énergie.

Incapable de garder plus longtemps son sérieux, Gallois partit d'un immense éclat de rire.

—Et dire qu'ils sont tous comme cela ? s'écria-t-il en se tenant les côtes.

## II

En présence de cette excessive hilarité, l'œil de Pâris s'alluma d'un éclair de colère ; mais la fierté qui s'était passagèrement reflétée sur son visage disparut presque pour faire place à un accablement profond.

—Allons ! grand niais, fit Gallois en reprenant son sérieux, tu n'es pas devant le juge d'instruction ici. Qu'est-ce que cela me fait à moi que tu sois coupable ? Crois-tu que je t'en estimerais moins ?

"C'est vrai, ajouta-t-il en aparté, quand on les interroge, ils n'ont jamais rien fait, ces gaillards-là !

—Il contempla d'un air de commisération sincère son camarade, qu'un œil tristesse navrante avait envahi.

—Va donc ! reprit-il. Quand tu aurais tué père et mère, t'imagines-tu que je vais te le reprocher ? Mais regarde-moi donc ! j'ai plus de dix vols à mon dossier, sans compter ceux qu'on ne connaît pas, et je n'en suis pas plus fier pour cela.

Pâris se détourna avec dégoût. Malgré lui, ce cynisme lui soulevait le cœur.

—Que tu aies fait n'importe quoi, continua Gallois, il n'en est pas moins certain que tu n'es pas un homme comme les autres, je veux dire comme nos compagnons de bagne. Il y a quelque chose dans ton air, dans ton regard, dans ta manière d'être, qui ne ressemble pas à tout le monde. Il n'y a pas jusqu'à ce gros "vous," avec lequel tu réponds au tutoiement des pénitenciers, qui ne laisse soupçonner en toi plus que tu n'es ou que tu parais être.

—Vous vous trompez, répliqua Pâris d'une voix sifflante, je ne suis rien de plus que vous, un forçat.

—Forçat, soit ! Mais, vrai, tout à l'heure, quand je te voyais pleurer au souvenir de ta femme et de ta fille, quand je t'entendais protester de ton innocence, j'étais presque tenté de te croire.

—Vraiment ! fit Pâris avec une joie mal étouffée.

—Parole d'honneur ! jura Gallois. Il y a longtemps que je t'observe sans en avoir l'air. Or je passe pour un rude lapin, pas facile à tromper, encore moins à attendrir, mais je crois que je finis par être de l'avis des camarades.

—Ah ! dit Pâris en relevant la tête. Que pensent donc de moi les camarades ?

—Ils pensent que tu n'es pas un assassin ni un voleur de profession, et qu'il a fallu que l'occasion fût bien forte pour te tenter...

—C'est beaucoup d'honneur qu'ils me font, riposta Pâris avec tristesse.

—Quant à moi, poursuivit Gallois toujours préoccupé de son idée fixe, je ne t'ai pas perdu de vue depuis que tu es arrivé au milieu de nous et, je ne te le cache pas, il y a deux choses que j'admire en toi.

—Lesquelles ?

—Ton calme et ta force.

Pâris, pour toute réponse, avança dédaigneusement la lèvre inférieure.

—Je te l'assure, appuya Gallois. Je t'ai vu accomplir sans sourciller les corvées les plus abjectes, je t'ai vu abattre en un clin d'œil des arbres qui auraient défié le tonnerre, les enlever plus aisément que ne l'aurait fait un taureau. Et moi, impatient, colère, mais faible et chétif, je t'enviais ce calme et cette force.

—Ah ! si je pouvais vous les céder... gémit Pâris en levant les mains au ciel, je vous donnerais de grand cœur mon corps et ma vie.

—Et tu aurais tort, répliqua Gallois. Est-ce qu'on doit jamais renoncer à des trésors semblables ? Me serais-je trompé